

# L'homme des limons et des vents

*Au Casino de Spa, première rétrospective, en Belgique, du sculpteur français Olivier Brice, qui a rendu leurs voix aux antiques.*

Olivier Brice ? Si vous êtes un amateur enthousiaste de sculpture, vous savez ! Né à Alger en 1933, il a conquis en 1972 (et en quelques drapés) l'une des premières places au hit de l'art contemporain. C'était à l'American Center à Paris. Défendu par le critique français Pierre Restany, fondateur du groupe des Nouveaux Réalistes, il y présenta une série d'antiques « drapés ». Succès. Se passent ensuite dix ans, durant lesquels il vit, retiré, dans le sud de la France. En 1982, il réapparaît, avec des personnages qu'il appelle « des Mutants », à la Foire internationale d'art contemporain de Paris. En 1983, il est au Grand Palais, lui et ses « Hurlevents », baptisés ainsi par Restany en référence au titre et au climat du roman d'Emily Brontë. Un an plus tard, Alain Thimar fait appel à lui pour monter, au festival d'Avignon, « Ani Maamin », une pièce d'Elie Wiesel. Le voici à présent à Spa pour une première rétrospective en Belgique. Elle sera une révélation pour beaucoup.

Ses nombreux dessins, peintures, tapisseries, bas-reliefs et rondes-bosses ont véritablement pris d'assaut les différentes salles du Casino, parmi lesquelles celle du théâtre où le spectacle culmine. Des dizaines d'œuvres en bronze, bois, pierre, polyester ou terre crue, des têtes, des silhouettes, des figures repliées ou déployées, vides ou pleines, entraînent le spectateur dans un monde inquiétant où tout se dissimule et se dévoile à la fois. Corps protégés par des linéaires, que l'on sent frémissants ou figés, prisonniers, ou libérés, sous de larges houppelandes noires ou ocre rose. Les plis des étoffes peuvent déformer un visage, le gommer presque et cependant un nez pointé, un menton s'affirme. Comme un pied, un genou, un sexe. Le drap posé est un suaire « ou une seconde peau » précise Olivier Brice.

Sur un lit d'hôpital en terre crue repose un de ses hommes-momies. Il est « emmené » par les jeux mêmes de la draperie.

Plus loin, une pièce en terre, intitulée « Le musée et la mort » : un personnage se lève ; le vent emporte le drap qui le

submerge ; il se retourne et se plie. Sur ses habits et ses parures, qui ont été plongés dans la boue, on distingue un oiseau, une branche, un collier, des feuilles...

— Quand je travaille à l'extérieur, j'ai autour de moi une série d'objets que j'aime incorporer dans mes sculptures mais il m'arrive d'étendre les bras et de prendre ce que mes mains touchent : des coquillages, des cailloux...

## En remontant le temps

— Vos personnages sont des moulages pris sur le corps de vos amis ou de vous-même ?

— Je réalise, en effet, en plâtre, des moulages sur corps, sauf la tête qui est rapportée. Mais avant qu'ils ne soient secs, je leur fais prendre d'autres poses. Je les tords. Je compose des mouvements, bref, j'en fais une sculpture. Puis, je les recouvre de tissu. Je suis fasciné par le pouvoir des draperies. Ma formation de styliste y est peut-être pour quelque chose mais les plis me passionnent aussi pour toute cette part d'abstraction et d'expression dont ils sont porteurs. J'aime beaucoup la statuaire antique, la « Victoire de Samothrace » bien sûr, mais aussi les petites figurines de Tanagra.

— Vous n'avez pas toujours posé les tissus sur les corps humains ?

— Non, au début de ma carrière, c'est-à-dire autour des années 67, j'étais préoccupé par le phénomène des empreintes. Un jour, je préparais des bandelettes de tissu pour mon travail. L'une d'elles tomba, dégoulinante et noire, sur un des nombreux récipients qui jonchaient le sol de l'atelier. Ce fut pour moi un révélation. Christo avait déjà recouvert des objets mais, pour lui, il s'agissait d'un emballage, d'une bâche posée puis ficelée. Ce qui m'attirait dans le tissu « collant » à l'objet, c'était sa nouvelle présence exaltée par le jeu des plis. Je réalisais alors toute une série de bas-reliefs pour lesquels je recouvrais des objets usuels comme paniers, casseroles, guitare

d'étoffes noires plongées dans le polyester.

— Quand est apparue la figure ?

— Lorsqu'au lieu d'enrober des objets, je me suis attaqué aux moulages du Louvre. Je les ai appelés les « Dissections » parce que je découpais la statue en deux ou trois morceaux que je plaçais les uns à côté des autres et dont je voyais une partie seulement.

— C'est alors que vous avez quitté le noir pour le blanc ?

— Oui, mais pour revenir au noir ensuite avec la série des « Reliquaires ».

— Ce sont des boîtes, souvent des caquets, posés comme des stèles, entourés de fils barbelés et à l'intérieur desquels on retrouve des morceaux de statues anciennes, des christs, des bouts de planches, des bougies entamées.

— C'était une époque où il me plaisait de me promener dans les cimetières. J'étais intrigué par les potales abandonnées que l'on découvre, toujours par hasard, accrochées à un arbre, à la croisée des chemins.

— Ce qui allait vous amener à vous intéresser davantage à la nature, c'est-à-dire au temps, à l'usure, à la mort et à abandonner le monde des objets de consommation.

— Je me détachais en effet de plus en plus des préoccupations du groupe des Nouveaux Réalistes auquel j'avais appartenu aux côtés de César, Arman, Klein, Christo et les autres. Mais je dirais que c'est arrivé inéluctablement et logiquement. Après les « Reliquaires » par exemple, j'ai réalisé à partir de corps vivants, la série des « Gigants » en les recouvrant de boue et de débris végétaux et animaux. A leur propos, on a parlé de « complexe de Pompéi ». C'est assez juste.

## Des Mutants aux Hurlevents

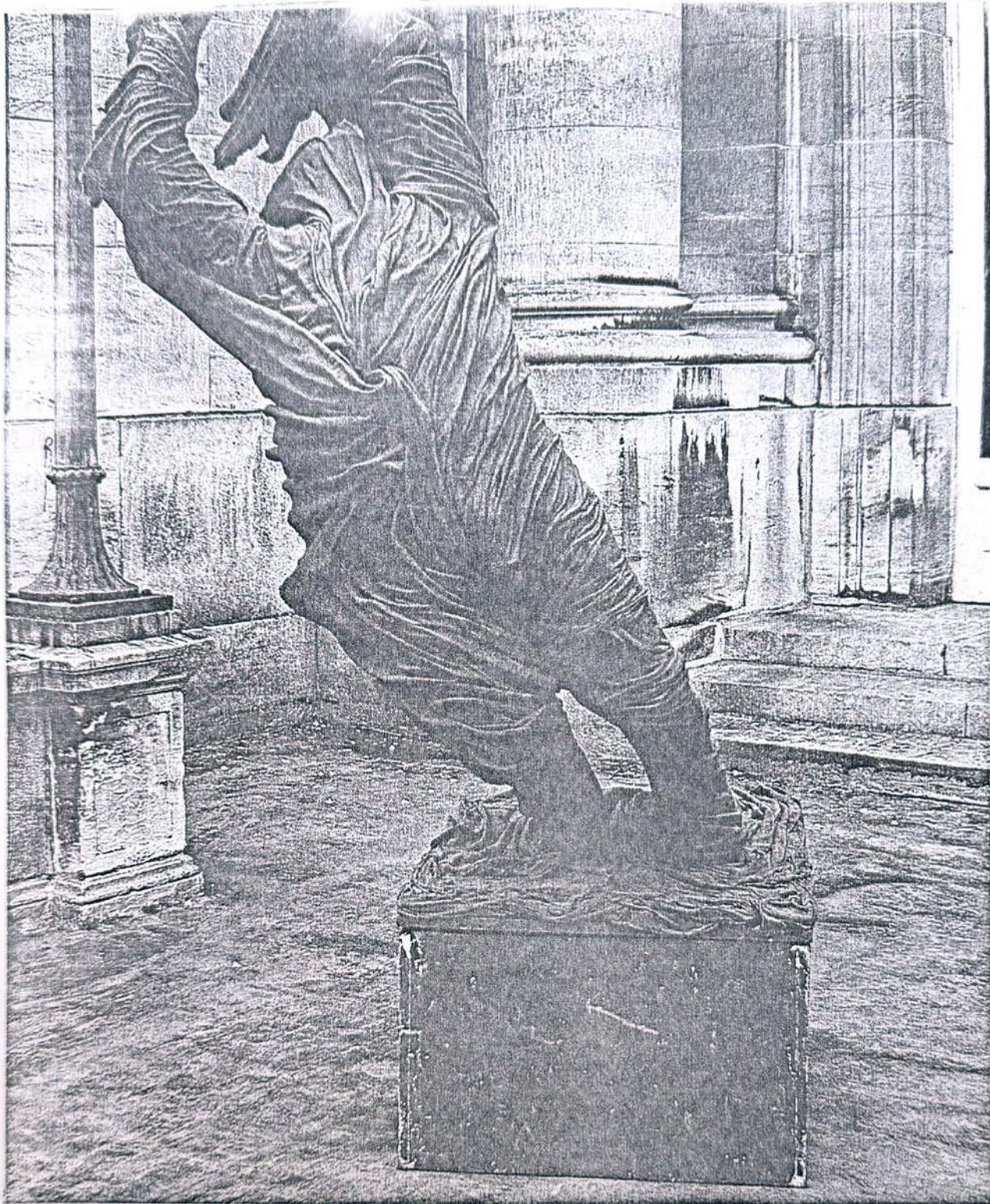
— Après cette étape, vous avez eu besoin de solitude ?

— J'ai quitté Paris pour la région de Montpellier. Je suis un homme de soleil et je sentais le monde m'étouffer.

— C'est à ce moment que sont nés les « Symboliques » comme « Le Musée et la Mort » et ensuite les « Mutants » ?

— Avec les Mutants, j'ai retrouvé les bas-reliefs. Ils ont très peu de volume. Ce sont des personnages debout, sans tête, mais dont le corps garde un ensemble de traces, presque des trames. L'un d'eux est le chef. Je l'ai placé sur un char à deux roues. Il y a très peu de femmes. Un des Mutants





**Olivier Brice :** «Je suis fasciné par le pouvoir des draperies.»

est recouvert de phallus comme, dans la statuaire antique, Artémis l'était parfois de seins.

— Ce sont eux qui ont marqué votre retour parisien à la Fiac de 82. Ces deux dernières années, vous êtes revenu au noir et aux volumes avec les «Hurlevents», personnages fantomatiques dont les larges capes noires ne recouvrent plus rien et qui semblent comme surpris par la mort.

— Je suis en effet attiré par la mort. Mais je ne suis pas morbide. Ensor non plus n'était pas morbide.

— Vous aimez la Belgique ?

— J'ai même songé à venir m'y établir car je sens qu'une fois encore, j'ai besoin de quitter l'endroit où je travaille depuis quelques années. Mais j'ai peur du climat...

— Actuellement, vous continuez la série des Hurlevents ?

— Je suis en train de faire une très grande peinture à partir d'un Hurlement avec un immense ciel. Je mets au point un vaste projet pour l'Arabie Séoudite et, surtout, je m'attaque aux couleurs vives, bleues, rouges, jaunes.

— Mais toujours avec les draperies ?

— Je n'ai pas encore tout dit avec les plis... Vous verrez.

**GUY GILSOUL** ●

Casino de Spa, jusqu'au 28 avril, de 14 h à 18 h.